

L'ancien club des échecs de Besançon

La disparition des baraques auxquelles, du côté de la rue de la Préfecture, le grand mur du palais Granvelle servait de support, ravive, dans le cœur de quelques anciens, le souvenir d'une petite société qui eut son temps de splendeur. Il s'agit du Cercle des Echecs, qui fut fondé en 1868 par un petit groupe d'amateurs dont faisaient partie le conseiller Clère, le marquis Sylvestre de Jouffroy, Phil. Faucompré, Cretin, les peintres de Lispré, Honoré Chappuis, etc. André Zani fut le dernier survivant des fondateurs de ce groupe, de cette *Faculté des Echecs*, qui se réunissait dans une petite salle du Café Granvelle. La renommée du Cercle dépassait les limites de la Franche-Comté. De grands et célèbres joueurs de l'époque venaient s'y mesurer avec nos as.

Après la guerre de 1870, de nombreux adeptes vinrent grossir le groupe initial. Les colonels de l'Eglise, Rossigneux, Ferreux, de nombreux officiers de tous grades : Bretenet, Roisin, Guilleminot, Busy, Jager, Bourgoignon, etc. Puis Bernard Dietrich, les Antoine, Laureaux Ligier, surnommé Barodet à cause de ses opinions avancées !! (le pauvre n. serait aujourd'hui qu'un vulgaire réactionnaire), Henriot, Mandereau, Contausset, Delacroix, Baudin, Sirot, le père Zorn, Nicklès, etc., etc. Franche camaraderie et bonne humeur régnaient en maître dans ce cénacle où se côtoyaient les opinions les plus opposées. Les tics et petites manies individuelles s'y donnaient libre allure au cours des parties engagées. Chacun, suivant son tempérament, trouvait ses inspirations en chantonnant quelques mesures, toujours les mêmes, d'un air favori. C... trouvait ses plus beaux coups en mâchant entre ses dents un bout de son mouchoir pendant qu'entre ses doigts il faisait grincer les pièces capturées. Un beau coup, pour F..., c'était un coup *viandeux*. Pendant les parties en train c'était une cacophonie déconcertante pour un ron initié, cacophonie ambiante qui n'a jamais distraité Barodet de la création des problèmes d'échecs et de dames que pendant de longues années il envoya au *Monde illustré*.

Le colonel Rossigneux, un de nos forts joueurs, était d'une distraction digne d'un fort en X... Quelques camarades, un jour, arrivent au Cercle à l'heure habituelle des séances du soir. Ils voient le colonel absorbé sur son échiquier. Sans répondre au salut des arrivants, il leur dit : « Je vous laisse ; ma sœur s'inquiéterait si elle ne me voyait pas rentrer pour déjeuner ! » Entré au Cercle avant midi, il s'était oublié jusqu'à 5 heures à la recherche de solutions.

Le jour des réunions générales était jour de liesse. La séance officielle était suivie d'un concert improvisé au cours duquel de nombreux talents cachés de pianistes, guitaristes, chanteurs se donnaient libre cours.

Les rayons de notre bibliothèque étaient riches en journaux et ouvrages techniques qui facilitaient l'étude des grandes parties classiques. C'est surtout à l'occasion des tournois qu'ils étaient mis à contribution. Il y en eut de passionnants, de ces tournois dont certains nous valurent d'honorables mentions. Quand, par cartes ou télégrammes, nous parvenaient les réponses de concurrents de marque, le grand sanhédrin se réunissait au complet pour la discussion de la pièce à manœuvrer. Dans un des grands tournois nous aurions décroché, au lieu du second, le premier prix sans l'insistance d'un camarade, auquel on eut le grand tort de céder, et qui fit

avancer une pièce qui n'était pas bonne.

Nous sommes, dit-on, presque mortels ; même les sociétés les mieux assises courent au-devant de cette éphémérité. Il fut indispensable, à un moment donné, d'accentuer le recrutement. Ce fut, hélas ! le début du déclin. Les cartes, graduellement, prirent le dessus au détriment du noble jeu des échecs des dames. Le nombre toujours croissant de nos sociétaires nous obligea à déménager ; d'abord au Pavillon du Parc, puis à la Brasserie Viennoise. La vogue fut telle que nous fûmes obligés de limiter à cent le nombre de nos sociétaires, et il y avait toujours une longue liste de candidats qui attendaient leur tour d'admission. Mais survenue la guerre, et avec elle la fatale et graduelle débandade. Le chiffre réduit de nos sociétaires nous ramena à notre primitif Cercle Granvelle. C'est là qu'était né, c'est là que s'éteignit, il y a quelques années, notre regretté Cercle des Echecs.

Adr. NICKLÈS

Un film de Firmin Gémier

Le Simoun

UN établissement cinématographique de Besançon, le Building-Cinéma, a donné, il y a quelques jours, *Le Simoun*, le dernier film tourné par le grand artiste que fut Firmin Gémier.

Le Simoun se déroule dans dans une petite ville du Sud Algérien, brûlée par le soleil du désert.

Parmi les Arabes vivent quelques Européens, des fonctionnaires et un colon français, Laurency, qui a quitté la métropole à la suite d'un drame de famille : sa femme Yvonne, qu'il adorait, est partie avec un amant. Quelques mois après

sa fuite, elle a mis au monde une Clotilde, que Laurency n'a jamais vue. Les années ont passé. Clotilde, maintenant une grande jeune fille, revient à Alger pour retrouver son père. Laurency est frappé de stupeur et d'épouvante. Clotilde est un vivant portrait de sa mère. Et le drame commence...

Laurency a vécu jusqu'alors avec une maîtresse, une métisse espagnole, Aïcha. Celle-ci voit avec rage l'arrivée de Clotilde, et incite celle-ci à se coiffer, à s'habiller comme sa mère, pour lui ressembler davantage et affoler encore



Une scène du *Simoun*.